



Critique

Michel Fau, une diva «camp» au «Névrotik-Hôtel»

Par [Ève Beauvallet](#) — 5 janvier 2017 à 18:06

Entre personnages kitsch et humour ciselé, le comédien-metteur en scène revisite le mélo amoureux rose bonbon.

Antoine Kahan et Michel Fau. Photo Marcel Hartmann

C'est un monstre hybride entre Geneviève de Fontenay et Attila, Ava Gardner et Michou, Emma Bovary et Freddy Krueger. Ou, pour davantage de nuances, une sorte de Bianca Castafiore dopée aux vannes spirituelles d'Oscar Wilde. Le *camp*, ce mélange d'ironie, d'esthétisme et de théâtralité qui a innervé la culture gay, a produit une tripotée de névrosées excentriques qui répondrait au descriptif. Mais le personnage de Lady Margaret, interprété par l'incomparable Michel Fau dans la pièce qu'il met également en scène, *Névrotik-Hôtel*, est une des représentantes les plus nobles de l'indispensable clique des «mamies *bitchy*» - catégorie d'héroïnes qui comptait par exemple dans ses rangs l'actrice américaine Joan Rivers, vipère distinguée connue pour des sorties du style «*tous les bébés ressemblent à une Renée Zellweger dont on aurait écrasé la tête contre une fenêtre en verre*».

Badass

C'est donc avec ce genre de pedigree que Lady Margaret débarque comme une rose en sucre dans un hôtel de bord de mer. Elle est riche, seule au monde, romanesque, désespérée. Elle virevolte dans son brushing Deneuve et ses stiletto dorés. Elle veut qu'on l'aime pour son argent. Si l'âge donne le privilège d'être irascible en toute impunité, Margaret ne compte absolument pas s'en priver. En grande bourgeoise badass, elle choisit donc de martyriser le personnel hôtelier et de harceler sexuellement un groom (Antoine Kahan) déguisé en icône Pierre et Gilles en lui proposant un contrat : toucher un pactole pour jouer chaque jour avec elle, dans sa chambre bonbonnière, des scènes de chansons réalistes (avec son éventail surkitsch d'amoureuses esseulées).

Pour *Névrotik-Hôtel*, Michel Fau s'est bien entouré : chansons inédites de Michel Rivgache, musiques signées Jean-Pierre Stora, dialogues parfaits de Christian Siméon qui portent haut l'art de l'humour vipérin et de la mauvaise foi accablante. De quoi lui donner toute la liberté de revisiter de manière minutieusement ciselée les grands stéréotypes du jeu mélodramatique (débordement sentimental outrancier dans son répertoire le plus bigarré) et d'appliquer le programme qu'il ne cesse d'affiner depuis ses collaborations avec Olivier Py.

Chasse

C'est celui de Genet qui affirmait que l'individu n'était qu'une superposition de masques, c'est celui de Baudelaire qui faisait l'éloge du maquillage, c'est celui de Copi qui clamait que «*la plus grande authenticité s'exprime à travers le plus grand artifice*».

Aujourd'hui, dans le milieu du spectacle, ce programme consiste alors à donner de la profondeur aux clichés, à jouer la tragédie baroque comme d'autres jouent *Alien* et à défendre avec les dents cette microfamille du spectacle qui revisite joyeusement le music-hall, le boulevard, le roman rose, la série Z et Chantal Ladesou (la famille compte des membres aussi disparates que Jérôme Deschamps ou le tandem Sophie Perez et Xavier Boussiron), bref tout ce sur quoi le catéchisme du théâtre public a souvent voulu tirer la chasse d'eau.

[Ève Beauvallet](#)

Névrotik-hôtel m.s. **Michel Fau**. Théâtre des Bouffes du Nord, 75010. Jusqu'au 8 janvier.